

Joris d'Hanswyck
(1878-1942)

L'auteur

Autant on trouve de renseignements sur Paul Van Stalle, autant les archives sont muettes – ou presque – à propos de Joris d'Hanswyck, l'autre auteur de *Bossemans et Coppenolle*. C'est tellement vrai que l'on peut lire, dans un programme du Théâtre des Galeries, à l'occasion d'une reprise de *Bossemans et Coppenolle*, les lignes suivantes : « À part les titres des pièces qu'il écrivit en collaboration avec Paul Van Stalle, nous n'avons que peu de renseignements sur Joris d'Hanswyck. Il était journaliste et écrivain... et savait l'art de faire rire ! »

Aussi étrange que cela puisse paraître, ni son nom ni son prénom ne sont « sûrs ». On les trouve écrits de plusieurs façons différentes : Joris et souvent Yoris ; d'Hanswijck, d'Hanswick, d'Hansewyck ou d'Hanwyck (avec ou sans d'[minuscule ou majuscule], avec ou sans h !) et même Van Hanswyck, Van Hanswyck ou van Hanswijck, qui pourrait bien être son nom véritable ! C'est, en effet, sous le nom de Yoris van Hanswijck qu'il figure dans le réper-

toire de la SACD ¹, la société d'auteurs à laquelle il était affilié.

Le passage de « Van » à « de » n'a rien d'étonnant dans les années 1920-1930 : ce fut aussi le cas d'un autre auteur belge, Jean d'Osta né Jean Van Osta... Issu d'une famille d'origine hollandaise, on peut lire dans ses mémoires la raison de son choix : « Van Osta », écrit-il, « n'est pas un nom de poète. *Van* c'est flamand, c'est commun (dixit sa famille lorsqu'il voulut publier son premier recueil poétique) : la moitié des Bruxellois sont des *Van* ». Jean Van Osta changea donc son patronyme en un noble *d'* et c'est sous *Jean d'Osta*, parfois *J.d'O.* qu'il signera ses articles et toutes ses publications.

J'imagine que Yoris van Hanswijck devint Joris d'Hanswijck pour des raisons similaires.

La SACD précise aussi qu'il était né à Gand le 2 janvier 1878 et qu'il mourut le 2 mai 1942, âgé de 64 ans. C'est également sous ce nom qu'il publia sa première pièce de théâtre, en néerlandais d'ailleurs (la seule, apparemment) intitulée *Sint Niklaas aan t' front*, (*Saint Nicolas au front*) écrite (semble-t-il) en collaboration avec Pierre de Wattyne et représentée (avec grand succès, d'après l'éditeur) au Théâtre Antoine, le 24 avril 1915. ²

Devant cette ribambelle de noms, j'ai opté pour la version la plus « courante » : Joris d'Hanswyck, même si elle ne correspond pas au nom qui figure sur le programme de la création (Yoris d'Hanswyck).

¹ Société des auteurs et compositeurs dramatiques.

² Informations recueillies sur l'édition de L.J. Janssens en zonen dans leur Toneelbibliotheek (Bibliothèque théâtrale), 23e série, n° 9, publiée en 1920 à Anvers et conservée à la KBR, bibliothèque royale de Belgique.

À l'époque de la création de la pièce, Joris d'Hanswyck semblait plus connu que Van Stalle qui le reconnaissait bien volontiers lui-même en précisant toutefois :

« Joris d'Hanswijck (sic !) avait beaucoup de talent, mais aussi un gosier en pente et perpétuellement asséché. Aussi, pour le coincer et le forcer à travailler, je devais le rencontrer dans les cafés. Nous en avons traîné des soirées dans les bistrotts à vider des demi gueuzes en échangeant nos idées ! »³

Van Stalle ira encore plus loin en déclarant tout à trac « Mon collaborateur, Joris d'Hanswijck (sic !), était très fantaisiste ! »⁴

Fantaisiste ou pas, ce que l'on sait de source sûre, c'est qu'il avait créé un personnage, bien oublié de nos jours, appelé Monsieur Peperbol. Il apparaît dans trois pièces de d'Hanswyck : *Monsieur Peperbol* (1934), *Peperbol en ribote* (1935) et *Madame Peperbol a tort* (1936). L'étonnant n'est pas dans cette succession rapide mais dans le fait que le sujet principal de ces pièces est, en 1936 déjà, la question linguistique !

Un critique du temps, Honoré Lejeune, qui voyait **toutes** les pièces jouées à Bruxelles, permet de comprendre le succès de *Monsieur Peperbol* : « [...] le théâtre a le pouvoir de devenir une tribune. Pour ce faire, il fallait opposer Flamands et Wallons, les désunir d'abord du fait de quelque pêcheur en eau trouble, les

³ Interview de Paul Van Stalle sous le titre « Rencontré Paul Van Stalle ». *Le Patriote illustré*.

⁴ Cf. note 1.

jeter ensuite dans les bras l'un de l'autre en une réconciliation symbolique ». ⁵

Comme d'Hanswyck écrit la pièce avec doigté « pour aboutir sans froisser ce pointu-ci ou ce pointu-là » ⁶, et qu'il bénéficia, à la Gaîté, d'une distribution excellente, avec Libeau dans le rôle principal, la pièce connut un succès exceptionnel puisqu'elle tint l'affiche, sans interruption, du 12 octobre 1934 au 27 octobre 1935. Honoré Lejeune se livra à un petit calcul qui lui permit d'avancer que la pièce avait été jouée 475 fois ! ⁷

Dans un excellent article paru dans *Le Soir*, Daniel Couvreur n'arrive pas tout à fait au même résultat, puisqu'il écrit : « Le personnage de Peperbol fut une des plus belles créations de la Gaîté. La pièce fut jouée pendant 380 soirs consécutifs, 55 matinées dominicales et 30 jours fériés ! » Soit 465 fois et non 475 mais nous n'allons pas ergoter pour dix représentations de plus ou de moins. Il est plus important de reconnaître qu'une telle durée fut exceptionnelle en Belgique et pour une pièce belge !

On profita de la 350^e représentation pour organiser une manifestation exceptionnelle consacrant à la fois un succès rarissime pour une pièce belge et les trente-cinq ans de carrière de Libeau. Le spectacle fut donné « devant une salle extrêmement brillante, où les diplomates, les person-

⁵ Honoré Lejeune, *Bruxelles-Théâtres 1934* (Verviers, Nautet-Hans, 1935, p. 289)

⁶ Ibid.

⁷ *Le Soir* 8/8/1991 par Daniel Couvreur : VIRGIN VA EMMÉNAGER DANS LA GAITÉ

nalités officielles, les artistes et les gens du monde étaient nombreux. »⁸

Fort de ce succès, d'Hanswyck remit cela la saison suivante avec *Peperbol en ribote* qu'Honoré Lejeune, toujours lui, résuma brillamment en cinq mots : « Le Mariage de Mademoiselle Peperbol » !⁹. Si l'on sait que le rôle de Madame Peperbol était, cette fois, tenu par Esther Deltenre, on conçoit que cette suite connut, elle aussi, un beau succès.

Un peu fatigué sans doute, d'Hanswyck s'adjoignit un collaborateur, Léo Berryer¹⁰, pour la troisième et dernière mouture de la saga Peperbol, *Madame Peperbol a tort*.

Dernière mouture théâtrale mais d'Hanswyck n'allait pas tuer sa poule aux œufs d'or pour autant puisqu'il allait reprendre ses personnages au cinéma. Cela donna un film en noir et blanc dirigé par E. G. de Meyst et intitulé *Les Peperbol à l'exposition*. Le film prenait prétexte de l'Exposition universelle à Bruxelles en 1935 pour y promener notamment Joë Miller dans le rôle de M. Peperbol et Berthe Charmal dans celui de son épouse. Les autres acteurs (Alberty ou Francis Dupret) n'ont pas laissé un souvenir impérissable dans les annales du septième art.

Pour écrire le scénario de ce film opportuniste s'il en fut, on trouve à nouveau les noms de d'Hanswyck et Léo Berryer.

⁸ Richard Dupierieux, *Le Soir*, 7 avril 1935.

⁹ Honoré Lejeune, *Bruxelles-Théâtres 1935* (Verviers, Nautet-Hans, 1936, p. 381)

¹⁰ « Les premiers directeurs de la Gaîté, Messieurs Berryer père et fils » Cf. note 7

*

On sait aussi qu'il était l'ami de Jean Van Stalle, père de Paul et directeur du théâtre du Vaudeville.

Il n'y eut donc rien d'étonnant que Paul Van Stalle, débutant et absorbé par d'autres tâches comme celle de la codirection du Vaudeville (avec son père) se mette à écrire en collaboration avec d'Hanswyck. De cette collaboration naîtront cinq pièces : *Rien qu'une Nuit* en 1935, *L'Homme qui fut tué deux fois* en 1937 et, surtout *Bossemans et Coppenolle* en 1938.

Malgré ou grâce au succès foudroyant de cette pièce, ils collaborèrent encore, l'année suivante, à l'écriture de *Le Pensionnat Deschaussettes* (et non « des chaussettes » comme on l'écrit trop souvent !) puis revinrent à leurs héros bruxellois dans *Au bon vieux temps* ou *Cavalcade d'Humour* en 1940.

Comment nos deux compères travaillaient-ils ? Quelle était la part de l'un et celle de l'autre ? Interrogé à ce sujet, Jean-Pierre Meese, gendre de Paul Van Stalle, a avancé une hypothèse qui a beaucoup de vraisemblance : selon lui, le travail de d'Hanswyck aurait surtout consisté à « farcir » la pièce de mots bruxellois. C'est très possible puisque les trois pièces précédentes de d'Hanswyck traitaient de la question linguistique et, surtout, qu'aucune des pièces ultérieures de Van Stalle n'allait comporter de bruxellois. Par contre, pour Myriam Van Stalle, fille de l'auteur, ce furent Libeau et Roels qui truffèrent la pièce de « bruxellismes ».

Je n'ai plus trouvé qu'une seule mention de d'Hanswyck par la suite, comme s'il s'était évanoui dans la nature !

Cette seule mention, datée de 1981, affirmait qu'il était mort une dizaine d'années auparavant, donc vers 1971. Fausse information : Joris d'Hanswyck mourut en 1942.

La pièce

Il était une fois un Gantois qui connaissait parfaitement le français... Il n'était pas le seul, surtout dans les années '30.

Il avait commencé sa carrière – semble-t-il, parce que nous savons très peu à son sujet – avec une courte pièce, un « lever de rideau » écrit en flamand et intitulé *Sint Niklaas in 't front* traduit en français sous le titre *Saint Nicolas au front*, pièce de circonstance qui fut représentée au Théâtre Antoine, à Paris, en 1915 et y connut, paraît-il, un réel succès.

Il lui fallut attendre une vingtaine d'années pour renouer avec le succès grâce à *Monsieur Peperbol* qu'il écrivit seul alors que, la plupart du temps, d'Hanswyck écrivit en collaboration.

Le succès, et surtout dans les arts que l'on appelle aujourd'hui « vivants », n'est jamais le fruit du hasard ! Et quand j'écris « succès », le mot est faible puisque la pièce connut un véritable triomphe, aujourd'hui encore inégalé pour le théâtre belge puisqu'elle fut représentée, sans discontinuer, 465 ou 475 fois selon les sources.

Les raisons d'un triomphe

La pièce porte la marque d'un réel professionnalisme. L'auteur va lentement mais sûrement, tout au long de

l'acte I qui présente trois couples de personnages typiquement bruxellois : un couple de boulangers-pâtisseries aisés (ils possèdent, par exemple, un poste de radio, appelé alors de T.S.F, qui coûtait cher à l'époque).

Ce couple a une fille, Caroline, fiancée à un jeune homme qui devrait, si tout va bien, faire carrière dans la banque.

Troisième et dernier couple : la fidèle servante de M. et Madame Peperbol, Hortense, travaille à leur service depuis six ans et aime un certain Lollepot, d'origine à la fois flamande et paysanne. Hortense voudrait bien qu'il l'épouse. Lui préférerait qu'elle se donne à lui sans exiger un passage devant le curé.

Ces trois couples sont – ou semblent – heureux et vivent dans une sorte de paradis. Il n'y aurait pas de pièce si deux grains de sables ne venaient gripper cette mécanique trop bien huilée.

D'inévitables grains de sable

Le premier de ces grains de sable est l'acquisition, par Peperbol, d'un billet de la « tombola » française. d'Hanswyck faisait flèche de tout bois et tout événement qui venait de défrayer la chronique devenait sa pâture. C'est ainsi qu'il évoquera l'affaire Stavisky qui venait de bouleverser la France (et la Belgique, dans la foulée). La bonne Hortense se verrait bien, quant à elle, offrir un cierge à la Vierge de Beauraing qui venait d'apparaître à cinq enfants dans cette bourgade...

Et en France, tout comme en Belgique, on pouvait, moyennant cent francs français ou deux cents francs

belges (il fallait, en 1934, donner deux francs belges pour recevoir un franc français ce qui n'était pas peu) participer au tirage de cette loterie qui permettait de gagner cinq millions de francs français (ou le double en francs belges).

Et c'est là que la machine va se dérégler et prouver, comme le dit l'adage, que « l'argent ne fait pas le bonheur ».

Le deuxième grain de sable se présentera sous la forme d'un personnage truffé de défauts, le dénommé Édouard, cousin de Madame Peperbol qui en fut la « bonamie », ce qui signifie qu'elle eut le béguin pour lui, comme on disait en français de l'époque.

Clin d'œil de l'auteur, ce personnage assez répugnant, est Gantois et parfait bilingue... comme d'Hanswyck ! Mais ce sont là les deux seuls traits qu'ils ont en commun.

Deux accents de sincérité

Maintenant que tout est en place, la pièce peut commencer et on va vite se rendre compte qu'elle reflète la pensée de l'auteur, ce qui lui donne un réel accent de sincérité.

À peine les Peperbol apprennent-ils qu'ils ont gagné une vraie fortune que leur méfiance s'installe. En effet, M. Peperbol a emprunté une petite somme à Lollepot, le « bonami » de sa servante, et n'a pas encore apuré sa dette. Si Lollepot n'est pas honnête, il va réclamer sa part du gâteau. Ils ne se trompent pas : c'est bien ce que fera Lollepot.

Et ce n'est pas le seul « méfait » de cet argent inattendu : Madame Peperbol croit que « c'est arrivé » et rêve

de grandeur, achetant un mobilier où son brave mari ne trouve pas ses marques.

Pire encore, cet homme, autrefois actif, n'a plus rien à faire et il s'ennuie à périr. Il en est tout à fait conscient, lui qui affirme : « une grosse fortune c'est comme la gueuze, tout le monde ne supporte pas ça... ça peut monter à la tête. »

Sa fille est tout aussi désespérée parce qu'elle risque de perdre celui qu'elle aime devenu soudain un « pauvre » aux yeux de Madame Peperbol. Comme son père, Caroline regrette cette soudaine fortune et s'écrie en sanglots : « Si c'est tout le plaisir qu'on a en devenant millionnaire ! Eh bien, merci... eh bien, merci ! »

Je crois que ce ne sont pas seulement les cris du cœur de M. Peperbol et de sa fille mais que c'est surtout la pensée profonde de l'auteur.

Les théories racistes hitlériennes à la sauce belge

d'Hanswyck ira beaucoup plus loin pour dénoncer les théories racistes qui avaient vu le jour en Allemagne avec l'avènement d'Hitler. Pour rappel, ce dernier devint chancelier du Reich en 1933 et la pièce de d'Hanswyck est de 1934.

En Belgique, le porte-parole de ces théories est le cousin de Madame Peperbol, l'infâme Édouard. Nous apprenons très rapidement à qui nous avons affaire. Tout au début de la pièce, Élodie (le prénom de Madame Peperbol) dit de lui : « Oui, ça est quelqu'un qui est bon à tout et qu'on n'occupe à rien. » et son mari en remet une couche en affirmant : « Eh bien lui, ça est quelqu'un qui est bon à rien et qui veut s'occuper de tout. »

Plus tard, nous apprendrons qu'il retourne sa veste avec aisance : « il n'est pas toujours à la messe... il a aussi été franc-maçon. » dixit Élodie.

Et Édouard lui-même se dépeint sans fard avec un cynisme auto-proclamé : « S'il fallait tenir toutes les promesses qu'on fait au cours de son existence, la vie ne serait plus possible. » On croirait entendre un politicien contemporain !

Ce « brave homme », qui s'avère aussi un sérieux pique-assiette, déteste la France et les Français, lui qui n'hésite pas à proclamer « La civilisation française, cette civilisation jacobine et impie vous a infectés ». Il en est d'ailleurs tellement persuadé qu'il affirme à sa cousine Élodie : « Toi, moi, ton mari, ta fille, nous tous, qui sommes opprimés, persécutés dans notre langue, notre conscience, nos aspirations nationales. »

Heureusement, sa cousine Élodie qui ne comprend pas grand chose aux élucubrations d'Édouard lui répond : « Allez-donc, on ne m'a jamais opprimé là-dedans. »

S'il déteste la France, c'est pour mieux valoriser la Flandre : « Il est de notoriété publique que nous, Flamands, avons conservé une santé morale parfaite. »

Et, pour le prouver, il a l'intention de publier un journal dont il connaît déjà le titre : « De Huidige Vlaamsche Martelaars », qu'Élodie ne comprend pas : « Oye, oye, qu'est-ce que c'est que ça ? », ce qui permet à Édouard de traduire par « Les Martyrs Flamands Actuels ».

La question linguistique

Avec pareille mentalité, inutile de préciser qu'il n'imagine pas le mariage d'une Wallonne avec un Flamand ni

d'une Flamande avec un Wallon. Il va sortir de ses gonds lorsqu'il apprendra que la brave Hortense, née Wallonne, voudrait épouse Lollepot, un pur Flamand.

Cela nous vaut l'échange de répliques suivant :

Édouard. – [...] un Wallon ! Nous sommes sauvés... le mariage devient aussi impossible que s'il avait volé ou assassiné.

Lollepot. – Pourquoi ça donc ?

Édouard. – Parce qu'une jeune fille de pure race flamande ne peut pas épouser un Wallon.

Élodie. – (*se lève*). – Qui défend ça ?

Édouard. – La loi ethnique.

Il ira plus loin encore en prétendant : « unir une Flamande avec un Wallon, c'est vouloir marier l'eau avec le feu. »

Acculé dans ses derniers retranchements, il assimilera carrément la question linguistique belge aux lois raciales allemandes : « Puisque tu me mets au pied du mur, je parlerai. Pas plus qu'un Allemand moderne n'a le droit d'épouser une Juive, ta fille ne peut épouser un Wallon sans se déconsidérer. »

Comme si cela ne suffisait pas, Édouard est aussi anti-Léopoldiste. Invité à fêter la Saint Léopold, il se récrie : « Impossible, je ne puis festoyer en l'honneur de ce personnage. » Et comme Madame Peperbol ne comprend pas pourquoi, elle lui dit : « Ça n'est pas un personnage, ça est ton Roi. » Édouard coupe court pas un sec « Je ne le considère point comme tel. »

Heureusement, nous sommes dans une comédie et le rire va reprendre ses droits, comme il se doit !

Les propos d'Édouard sont incompréhensibles pour la brave Wallonne qu'est Hortense qui croit résumer les idées du « penseur » gantois en une phrase : « Comment l'eau et le feu et une femelle de fox-terrier ça peut faire de la dynamite pour empêcher mon mariage ? »

Et Bruxelles dans tout cela ?

On s'étonnera peut-être que la servante des Peperbol parle d'une femelle de fox-terrier. Rien d'étonnant pourtant quand on connaît la pièce. Une fois de plus, c'est Édouard qui a mis le feu aux poudres en posant une question « canine » : « quand un caniche va avec une femelle de fox-terrier, qu'est-ce que ça donne ? ». Sa cousine Élodie répond, évidemment : « Des zinnekes. »

Eh oui ! Les Bruxellois appellent les corniauds des « zinnekes », parce que, selon toute vraisemblance, les chiots bâtards étaient jetés dans la Senne appelé Zinne en brusseleir.

Mais, aux yeux d'un pur Flamand comme Édouard, le Bruxellois, qui n'est ni Wallon ni Flamand, ne peut-être qu'un... zinneke ! Ce qui scandalise M. Peperbol qui prendra la défense de ces « corniauds... humains » : « le bon zinneke se rend compte qu'il doit avoir de vraies qualités pour se faire supporter [...] Enfin, je te demande un peu, si ce n'est pas bête à pleurer, de se croire supérieur aux autres parce qu'on a les cheveux blonds au lieu de les avoir noirs, la peau blanche au lieu de l'avoir brune, de mépriser ses voisins parce qu'ils disent oui au lieu de dire ja. »

Et voilà, tout est dit ou presque et c'est là aussi la pensée profonde de d'Hanswyck, n'en doutons pas qui ira un peu plus loin encore dans son amour de la Belgique et de sa rage contre ceux qui veulent la diviser : « des intrigants [...], des ratés, des pêcheurs en eau trouble et là où il y avait de l'amour et l'entente, ils ont semé de la haine et de la discorde. »

On ne peut qu'admirer le courage de l'auteur qui prêcha des foules de convaincus puisque sa pièce fut jouée, je le rappelle, près de cinq cents fois sans discontinuer.

Je déplore d'autant plus le fait que d'Hanswyck ne se rendit pas compte, semble-t-il, que dans cette œuvre virulemment anti-raciste, il fit preuve, lui-même d'un racisme anti-juif !

Quand les Peperbol se disputèrent, Élodie alla vivre au Résidence Palace mais elle s'y ennuya. Alors, pour se désennuyer, elle fréquenta, comme le dit son mari « Un tas de vieilles smousines (juives) qu'elle a racolées à la terrasse du Métropole. »

Parions qu'il s'agit d'un racisme inconscient. N'est-ce pas le pire ? Celui dont on ne se rend même pas compte.

La dernière partie de la pièce est assez convenue, comme il se doit dans une comédie classique : on pourrait se croire dans une finale à la Molière : les couples s'unissent ou se réunissent et le méchant est chassé...

Entretemps, d'Hanswyck aura montré ses qualités de bon faiseur en inventant un pseudo-suicide qui plonge l'entourage de Peperbol dans l'embarras : les uns disent qu'il s'est tué en se tirant plusieurs balles dans la tête, d'autres prétendent que c'est dans le cœur et on ira jusqu'au ventre ! Ce qui déclenche une réplique hilarante de Hortense.

Excellente pièce, donc, et qui incita Paul Van Stalle à s'unir à d'Hanswyck pour écrire ce chef-d'œuvre du théâtre bruxellois : *Bossemans et Coppenolle*.

THÉÂTRE
DE
LA GAÎTÉ

MONSIEUR
PEPERBOL

Saison d'hiver 1934-1935

16, RUE FOSSE-AUX-LOUPS, 16

■ ■ BRUXELLES ■ ■